

ÉCOLE VÉTÉRINAIRE NATIONALE D'ALFORT

Année 1932

N° 71

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(DIPLOMÉ D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1932

PAR

Marcel OUTREBON

Né le 1^{er} Février 1906 à MORLAIX (Finistère)

L'Aloès dans le traitement de l'Indigestion par surcharge du Rumen et du Feuillet chez les Bovidés

JURY

Président : M. Lœper, Professeur à la Faculté de Médecine.

Assesseurs : M. LESBOUYRIES. | Professeurs à l'Ecole Nationale Vétéri-
M. MAIGNON | naire d'Alfort.

PARIS

VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1932

**L'ALOÈS dans le TRAITEMENT de l'INDIGESTION
par SURCHARGE du RUMEN et du FEUILLET
chez les BOVIDÉS**

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT VÉTÉRINAIRE

(DIPLÔME D'ÉTAT)

Soutenue devant la Faculté de Médecine de Paris en 1932

PAR

Marcel OUTREBON

Né le 1^{er} Février 1906 à MORLAIX (Finistère)

L'Aloès dans le traitement de l'Indigestion
par surcharge du Rumen et du Feuillet
chez les Bovidés

JURY

Président : M. LœPER, Professeur à la Faculté de Médecine.

Assesseurs : M. LESBOUYRIES. } Professeurs à l'Ecole Nationale Vétéri-
M. MAIGNON } naire d'Alfort.

PARIS

VIGOT FRÈRES, ÉDITEURS

23, RUE DE L'ÉCOLE-DE-MÉDECINE, 23

1932

PERSONNEL ENSEIGNANT DE L'ÉCOLE VÉTÉRINAIRE D'ALFORT

Directeurs honoraires : MM. P.-J. CADIOT et H. VALLÉE

Directeur : M. E. NICOLAS

Professeurs honoraires : MM. G. BARRIER, Inspecteur général honoraire des Ecoles Vétérinaires, P.-J. CADIOT, H. VALLÉE.

PROFESSEURS ET CHARGÉS DE COURS

	MM.
Anatomie descriptive des animaux domestiques.....	BRESSOU.
Physiologie, thérapeutique générale.....	MAIGNON.
Physique et Chimie médicales, toxicologie, pharmacie.	NICOLAS.
Parasitologie et maladies parasitaires, clinique ; Zoologie	HENRY.
Pathologie médicale des équidés et des carnassiers, clinique ; sémiologie et propédeutique, jurisprudence	ROBIN.
Pathologie chirurgicale des équidés et des carnassiers, clinique ; anatomie chirurgicale, médecine opératoire et ferrure.....	COQUOT.
Pathologie bovine, ovine, caprine, porcine et aviaire, clinique ; médecine opératoire, obstétrique.....	LESBOUYRIES.
Pathologie générale et microbiologie, maladies microbiennes et police sanitaire, clinique.....	PANISSET.
Histologie et embryologie, anatomie pathologique ; autopsies	PETIT.
Zootechnie et économie rurale.....	DECHAMBRE
Agronomie, botanique et hygiène ; matière médicale..	} DECHAMBRE et HENRY.
Industrie et contrôle des produits d'origine animale...	
	VERGE.

Professeur agrégé : M. LESBOUYRIES

Chef de travaux agrégé . M. SIMONNET

Chefs de travaux :

MM. MONVOISIN, MOUSSU (R.), GORET, VALADE, BRION, BERTHOLON.

La Faculté de Médecine et l'Ecole Vétérinaire déclarent que les opinions émises dans les dissertations qui leur sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elles n'entendent leur donner ni approbation, ni improbation.



A LA MÉMOIRE DE MON PÈRE

A MA GRAND'MÈRE

A MA MÈRE

Je dédie ce modeste travail, faible
témoignage de mon infinie gratitude
et de ma profonde tendresse.

A MES SŒURS ET BEAU-FRÈRE

En gage de mon profond amour
fraternel.

A TOUS LES MIENS ET A MES AMIS

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LOEPER

Qui nous a fait le grand honneur
d'accepter la présidence de cette
thèse.

A MONSIEUR LE PROFESSEUR LESBOUYRIES

A MONSIEUR LE PROFESSEUR MAIGNON

Respectueux hommage.

L'ALOÈS dans le TRAITEMENT de l'INDIGESTION par SURCHARGE du RUMEN et du FEUILLET chez les BOVIDÉS

Introduction

Quelles que soient les idées intimes du praticien sur la thérapeutique en général, ou telle médication en particulier, après l'examen d'un animal malade, il n'a pas le choix : il est obligé d'instituer un traitement. Le vétérinaire est appelé par le propriétaire dans ce seul but, et il est sous-entendu que le dit traitement doit amener la guérison de la bête.

Naturellement, cette règle n'est pas sans exception. Cependant, il n'en reste pas moins que tout praticien est obligé de porter la plus grande attention dans la recherche de la thérapeutique à utiliser.

Au début de l'exercice professionnel, fort de toutes les connaissances classiques acquises pendant la scolarité, le jeune vétérinaire, dans la plupart des cas, n'a vraiment que l'embarras du choix lorsqu'arrive le moment de rédiger l'ordonnance. Puis les années passent, l'expérience vient peu à peu, et avec elle un certain scepticisme. Bien vite, on s'aperçoit que parmi les drogues préconisées, un tout petit nombre sont à retenir, et on arriverait presque à dire avec Frank : « Quand j'étais jeune, j'avais cent remèdes pour une maladie ; maintenant que je suis vieux, je n'ai plus qu'un remède pour cent maladies ». Il n'est pas un pra-

ticien qui ne sente combien cette formule, volontairement exagérée par son auteur, est exacte, quant au fond.

Et nous ne parlons que des traitements classiques. Pour les médications nouvelles, le nombre de celles qui disparaissent dans l'oubli est encore plus considérable. A leur sujet, le Professeur V. Robin disait ceci : « Il faut être juste pour notre époque. On peut avoir le sens profond de la tradition et avoir aussi celui de l'évolution. A la vérité, la thérapeutique a connu, depuis le milieu du XIX^e siècle, une rénovation profonde : les progrès de la physiopathologie ont amené le praticien à orienter la lutte, non contre les symptômes, mais contre les troubles fonctionnels mêmes des organes. La pathogénie microbienne a permis de rechercher la cure spécifique des maladies infectieuses et l'a réalisée pour quelques-unes ; enfin, la pharmacodynamie synthétique nous a doté d'une foule de produits dont quelques-uns sont vraiment inédits, dont la plupart sont des variations souvent heureuses sur des motifs anciens. Evidemment, devant le flot incessant de médicaments nouveaux, que les travaux scientifiques — et une savante publicité — nous apportent chaque matin, on a le droit d'être réservé : il y a là, comme en toutes choses humaines une question de choix, de mesure, d'équilibre, d'harmonie ».

On ne peut mieux dire, et c'est très volontiers que nous nous rangeons à l'avis de l'éminent Professeur d'Alfort.

Pourtant cette recherche de la mesure, ce choix ne vont pas sans un certain inconvénient. L'essai d'un médicament, son utilisation un peu prolongée, pour savoir s'il possède ou paraît avoir des propriétés intéressantes, entraînant parfois l'oubli de drogues anciennement connues qui, en définitive, étaient égales ou même supérieures au nouveau venu. Et c'est ainsi que des générations entières ont oublié d'excellents produits utilisés par leurs anciens. Il arrive d'ailleurs

que ces vieux médicaments soient « découverts à nouveau » à un certain moment, pour le plus grand bien des malades. N'avons-nous pas vu le sulfate de cuivre, le vitriol des hippiatres revenir à l'honneur, non seulement en médecine vétérinaire, mais encore en thérapeutique humaine ?

Ceci dit, pour souligner que parmi la série beaucoup trop vaste des médicaments connus, il en est un petit nombre ayant fait leurs preuves qui doivent être gardés jalousement et tenus à l'écart des variations de la mode.

D'ailleurs, même dans ce petit groupe, nous ne pouvons prétendre que nous connaissons de façon parfaite toutes les propriétés ou indications de chaque drogue. C'est ainsi que l'usage de l'aloès chez les bovins, ignoré par nombre de vétérinaires, à peine signalé par certains, déconseillé par d'autres, nous a donné régulièrement des résultats intéressants.

Nous avons choisi cette question car elle porte sur un sujet qui n'est pas indifférent au point de vue scientifique et qui, par ailleurs, a un intérêt considérable pour la clinique bovine courante.

Historique

Dans ce paragraphe, comme dans l'ensemble de notre étude, nous devons envisager à tour de rôle les deux éléments du problème : l'indigestion par surcharge des bovins d'une part, l'aloès d'autre part.

L'un et l'autre sont anciennement connus, c'est dire que quelques points de leur histoire seuls nous retiendront.

A. — LES INDIGESTIONS DES RUMINANTS

Maladies faciles à reconnaître, sont certainement connues depuis fort longtemps. Pourtant, elles n'ont fait l'objet d'études sérieuses que depuis la fondation des écoles vétérinaires.

Depuis cette époque, les auteurs se sont ingéniés à distinguer les différentes formes de ce syndrome, mais leurs essais ne furent pas toujours heureux.

« Chabert, dans son mémoire sur les indigestions des ruminants, en reconnaît un assez grand nombre de variétés, qu'il distinguait les unes des autres par des caractères trop incertains pour que sa classification, longtemps acceptée sur l'autorité de son nom, puisse être maintenant conservée. D'après Chabert, les indigestions des ruminants devaient être divisées en :

Méphitique simple ;

Méphitique compliquée, ou avec surcharge d'aliments ;

Putride simple ;

Putride compliquée de la dureté de la panse.

Et enfin :

Indigestion par irritation de la membrane muqueuse du rumen.

« Il paraît ressortir de quelques-unes des qualifications par lesquelles Chabert proposait de distinguer les différentes variétés des indigestions, qu'il se fondait surtout pour les différencier les unes des autres, sur la nature des gaz développés dans le rumen et qui varient effectivement, suivant le plus ou moins d'ancienneté de l'indigestion, et suivant aussi la nature des matières que le rumen renferme. » (Bouley).

Cette classification fut abandonnée progressivement, ou tout au moins simplifiée. Cruzel (1869) distingue : le météorisme, l'indigestion d'eau, l'indigestion méphitique simple, l'indigestion avec surcharge d'aliments et l'indigestion par atonie des organes digestifs.

H. Bouley (1874) pousse la simplification à l'extrême et, parmi les indigestions du rumen, il n'en décrit plus que deux sortes : l'indigestion simple (météorisme) et l'indigestion avec surcharge d'aliments.

Enfin, les auteurs modernes (Cadéac, Moussu, Cadiot et Lesbouyriès) reconnaissent des indigestions gazeuses, des indigestions par surcharge et, parmi ces dernières, une variété appelée indigestion spumeuse.

Quant à l'indigestion du feuillet, son histoire est assez mouvementée puisque certains lui attribuent une grosse importance, tandis que d'autres nient jusqu'à son existence.

Dans le passé, elle est signalée et décrite par Lafosse (1867), Zundel, H. Bouley, Guittard (1895), tandis que Cruzel, Friedberger et Fröhner (1893) n'en parlent pas. A

l'époque moderne, même diversité. Cadiot et Lesbouyriès (1925) étudient l'indigestion du feuillet. Cadéac (1908) ne la signale pas, et Moussu (1928) en nie l'existence. « L'inflammation du feuillet, dit-il, correspond, au point de vue clinique, à ce que l'on appelait autrefois l'obstruction du feuillet. Je considère cet accident comme exceptionnel, en tant qu'accident primitif tout au moins, car, lorsqu'il existe, il est surtout consécutif aux surcharges, aux inflammations du rumen, ou aux inflammations de la caillette. L'obstruction du feuillet, sur lequel se rabattaient autrefois tous les diagnostics douteux d'affections digestives mal définies, est, en réalité, une rareté, comme maladie isolée. » (G. et R. Moussu).

Cadiot, Lesbouyriès et Riès, s'expriment ainsi : « contrairement à ce que certains prétendent, l'indigestion ou obstruction du feuillet est un trouble communément observé, exceptionnel comme accident primitif, il succède fréquemment aux indigestions ou aux inflammations catarrhales du rumen, de la caillette ou à la phlegmasie du feuillet lui-même ».

Pour nous, comme pour nombre de praticiens, l'existence et la fréquence de l'indigestion du feuillet ne sont pas douteuses. Quelques autopsies, et de nombreux examens cliniques nous l'ont amplement démontré. Maintes fois l'auscultation nous a révélé l'inertie du feuillet comme celle du rumen, et cela sans réaction fébrile pouvant faire songer à une libérite ou à une ruminite. D'ailleurs, il est difficile de concevoir qu'un organe très compliqué au point de vue anatomique et destiné à retenir la plus grande partie des corps étrangers non piquants, comme le feuillet, soit infiniment moins sensible qu'un organe plus simple comme le rumen. A notre avis, non seulement l'indigestion du feuil-

let est contemporaine de l'indigestion du rumen, mais encore il n'est pas illogique de penser qu'elle précède cette dernière plus souvent qu'elle ne la suit.

B. — L'ALOÈS

Est également connu de très vieille date. En effet, un document dénommé Papyrus d'Ebers, remontant à 1552 avant J.-C. parle de ce produit. En tous cas, à différentes époques, il a été largement utilisé comme purgatif, non seulement pour l'espèce humaine, mais aussi pour le cheval.

En ce qui concerne les bovins, la situation est toute différente. Certains auteurs comme Cruzel, Zundel, Guittard n'en parlent pas, tandis que Friedberger et Fröhner le signalent à peine. A l'époque moderne Bissauge, dans son étude du traitement de l'obstruction du feuillet ignore ce médicament. Pour le traitement de l'indigestion du rumen, comme pour les affections du feuillet, Moussu ne signale pas l'usage de ce produit. Cadéac le cite, mais par hasard, semble-t-il. Seuls, Cadiot et Lesbouyriès sont plus précis : « Au début de l'affection... On administre 500 grammes de sulfate de soude et 50 grammes d'aloès ; mais ces médicaments, lorsqu'on intervient tardivement, n'ont aucune influence sur le feuillet... »

En présence de cette tendance très générale, on se demande comment il se fait qu'un produit anciennement connu comme l'aloès, largement utilisé depuis très longtemps pour certaines espèces, est ainsi laissé de côté par la médecine bovine ? La réponse à cette question nous est donnée par un auteur classique des plus estimés, Tabourin (1866). Cet auteur écrit en effet : « Il paraît bien démontré aujourd'hui que l'aloès est un mauvais purgatif pour les ruminants,

aussi peu de praticiens en font-ils usage chez ces animaux, excepté peut-être en Angleterre, où, d'après Morton, beaucoup de praticiens l'emploient avec avantage, sans doute à cause de ses bonnes qualités.

« Cette nullité d'effet chez les ruminants ne provient pas de la nature de l'aloès, mais bien de la difficulté de le faire parvenir dans le tube intestinal ; tout tend à démontrer, au contraire, qu'il conviendrait parfaitement à la constitution lymphatique du bœuf, si l'on parvenait à trouver le moyen de le faire absorber facilement, mais ce moyen reste à chercher.

« Gilbert a administré à une vache 180 grammes d'aloès en dissolution dans deux litres d'infusion de 120 grammes de séné, sans avoir obtenu d'effet purgatif. A l'école vétérinaire de Lyon on a administré 200 grammes d'aloès en breuvage et 250 grammes en électuaire à une vache sans avoir obtenu autre chose qu'un peu de dérangement dans la digestion..., etc... » (Tabourin).

Il semble donc que l'on soit resté sur la mauvaise impression laissée par les premières tentatives.

D'ailleurs, récemment (1930) dans une étude du traitement de l'indigestion du feuillet Mezricky écrit que l'emploi de l'aloès, de la vératrine, de l'huile de ricin ne font qu'aggraver le mal.

Malgré cette quasi-unanimité, nous avons employé l'aloès comme purgatif chez les bovins, et nous en avons obtenu de bons résultats.

L'Indigestion par surcharge

1° ETIOLOGIE ET PATHOLOGIE

L'indigestion par surcharge du rumen est caractérisée par la disparition des fonctions motrices de l'organe et sa réplétion par des aliments pauvres en principes fermentescibles. Cette dernière particularité sépare nettement cette maladie de la météorisation ou indigestion gazeuse du rumen.

Dans la recherche des causes, les auteurs de toutes les époques ont été portés à incriminer l'alimentation. « Les tubercules, les farines, les tourteaux, les fourrages grossiers, les grains, provoquent surtout cette indigestion et d'autant plus aisément que l'abreuvement est incomplet ; cette insuffisance de dilution des aliments est fréquemment réalisée en hiver, lorsque les animaux restent en stabulation à l'étable » (Cadiot et Lesbouyriès).

Pour Moussu, l'apparition de l'affection tient surtout au changement de régime. « Lorsque les animaux ont été privés de nourriture pendant un certain temps, comme cela arrive dans les années de disette, et qu'ils sont mis ensuite en liberté dans des pâturages plantureux, ils se gavent, absorbent une grande quantité de fourrage vert et mettent un poids exagéré dans leur rumen : la condition est donnée pour que l'indigestion par surcharge apparaisse. On observera le même fait chez les sujets naturellement gloutons, lorsqu'ils

se trouvent en présence d'aliments qu'ils apprécient particulièrement. On fera enfin une constatation analogue sur les bœufs de travail que l'on met brusquement à l'engrais, leur donnant comme nourriture des drèches, des pulpes, des balles additionnées de tourteaux ou d'autres résidus industriels. »

En somme, dans le passé, à une époque où les cultures fourragères n'étaient pas aussi soignées qu'aujourd'hui, on a surtout incriminé les fourrages grossiers. Plus tard, les produits industriels, drèches, pulpes, tourteaux, ont été considérés comme coupables. A toutes les époques, la gloutonnerie des ruminants a été soulignée.

Pour cette dernière, nous ferons remarquer d'abord qu'elle est de règle chez les bovins. D'autre part, nous savons que l'accumulation d'une quantité considérable d'aliments dans la panse, ne peut-être obtenue volontairement en donnant aux animaux les plus gloutons toutes les matières alimentaires qu'ils peuvent ingérer (Cadéac). Quand le rumen est rempli, le sujet rumine et libère aussitôt son organe.

Enfin, tous les cliniciens ont pu constater que les cas d'indigestion par surcharge du rumen, s'observent toujours de façon sporadique. Jamais on ne les voit par série. Un cas est noté par hasard dans un troupeau plus ou moins nombreux, généralement bien soigné et dont tous les sujets, cependant, reçoivent les mêmes denrées alimentaires et sont soumis au même genre de vie.

Cela prouve, à notre avis, que les causes généralement incriminées ont une action insuffisante à elles seules pour déclancher l'indigestion. Ce ne sont que des causes secondaires ou favorisantes. La cause principale tient au sujet lui-même, à son état antérieur, autrement dit au terrain organique sur lequel peut ou ne peut pas évoluer la maladie en question. La disparition totale ou partielle des mouvements du rumen est un phénomène purement symptomatique.

D'ailleurs, notre point de vue n'est pas absolument hypothétique, et les observations cliniques que nous avons faites sont grandement étayées par des recherches expérimentales déjà anciennes. C'est ainsi que la section des nerfs vagues entraîne la paralysie du rumen et se traduit par les symptômes caractéristiques des indigestions. De même Colin a montré que, lorsqu'on tarissait, par des fistules extérieures, les deux principales sources de la sécrétion salivaire, celles des parotides, la fonction de la rumination ne tarde pas à se troubler.

En définitive, nous pensons que la cause essentielle de l'indigestion doit être cherchée dans les altérations de la motricité du rumen et des premières sécrétions digestives. Quand nous aurons dit que celles-ci, comme celles-là sont sous la dépendance des nerfs vagues, nous n'auront fait que souligner l'importance de l'élément nerveux dans le développement du syndrome étudié.

Ce trouble des fonctions peut être subit, cela ne fait pas de doute. Mais le plus souvent, il doit exister depuis un certain temps, car, lorsque les vachers sont soigneux et observateurs, maintes fois ils nous signalent qu'avant d'être malade la bête ne paraissait pas tout à fait normale.

En résumé, nous croyons que l'étiologie de l'indigestion du rumen est avant tout sous la dépendance d'un état antérieur du sujet, d'un trouble latent que nous ne savons d'ailleurs pas diagnostiquer.

Nous devons à la vérité de dire que les facteurs incriminés par nous à l'origine de l'indigestion par surcharge, l'ont été par le Professeur Moussu, mais dans un autre état pathologique connu sous le nom de « syndrome météorisation chronique ». En effet, cet auteur reconnaît comme causes du syndrome : 1° les dyspepsies sécrétoires ou chimiques ; 2° des dyspepsies motrices. L'indigestion par

surcharge serait donc un signe passager et la météorisation chronique une manifestation prolongée du même trouble organique.

Quoi qu'il en soit, quand l'indigestion est amorcée, l'évolution est facile à deviner : la rumination étant incomplète, les aliments s'amassent et se tassent au fond du rumen, celui-ci se fatigue et devient de moins en moins actif.

Quant au feuillet, nous estimons que les mêmes causes essentielles et secondaires doivent intervenir. Quelques différences doivent cependant être signalées. D'abord, l'innervation n'est plus sous la dépendance presque totale du vague comme pour le rumen, mais relève principalement du sympathique. D'autre part, le feuillet, avec ses lames multiples et avec sa paroi plus mince et moins musclée que celle du rumen est au moins aussi exposé que ce dernier à l'indigestion. D'ailleurs, il suffit d'avoir fait un certain nombre d'examen sur des bêtes de boucherie pour savoir avec quelle facilité les corps durs et inertes, non piquants, s'arrêtent dans le troisième réservoir gastrique des ruminants.

En tous cas, si l'indigestion commence par le rumen, on comprend que ce trouble retentisse immédiatement sur le feuillet, et vice-versa. Cela nous explique pourquoi un examen correct des malades révèle le plus souvent la coexistence du même syndrome sur les deux organes. Et c'est pourquoi nous nous croyons autorisé à décrire en bloc cette double altération fonctionnelle.

Dans tout ce qui précède, nous n'avons envisagé que les causes de l'indigestion essentielle. Le syndrome peut également être secondaire et survenir à la suite d'un état inflammatoire et douloureux des organes (ruminite, libérite) d'une lésion du voisinage, ou d'une affection générale. Ces derniers cas ne rentrant pas dans le cadre de notre étude, nous ne ferons que les signaler.

2° SYNDROME ET EVOLUTION

Les premiers symptômes qui attirent l'attention sont l'inappétence et l'inrumination. Souvent leur apparition paraît brusque ; dans bien des cas, cependant, une surveillance plus attentive de la bête à l'étable a permis de noter dans les jours précédents un appétit moindre et une paresse de la digestion.

Quand la bête est franchement malade, l'examen des grandes fonctions révèle une série de troubles très importants.

Habituellement, on signale une augmentation du volume de l'abdomen. C'est vrai dans certains cas, mais, souvent il y a plutôt une sorte d'affaissement du ventre qui tient au manque de contraction des parois abdominales, celles-ci restant inertes à cause de l'inrumination. En tous cas, la distension du ventre n'est en rien comparable avec celle qui caractérise l'indigestion gazeuse.

La palpation doit être pratiquée sur toute la hauteur du rumen. A la partie supérieure, assez souvent on reconnaît la présence d'une petite quantité de gaz dans la panse. La tension est faible, mais parfois suffisante pour effacer le creux du flanc. Au-dessous, et du haut en bas de l'abdomen, on sent une masse compacte, et pourtant de consistance variable. Parfois, il s'agit d'une pâte assez épaisse ; d'autres fois, elle est moins fluide, presque dure sous les doigts.

Toujours par le même mode d'exploration, en mettant la main à plat près de la corde du flanc, on constate la rareté et la faiblesse des contractions du rumen, ou même leur disparition.

La percussion, appliquée du côté gauche, est d'un enseignement assez faible. La présence de gaz dans les zones supérieures de la panse se traduit par un son tympanique

plus ou moins marqué tandis que, partout ailleurs, la matité est seule appréciable.

L'auscultation est un bon moyen d'interrogation des réservoirs digestifs. En la matière, les travaux de Détroye font autorité, avec juste raison, pensons-nous.

« Dans l'indigestion proprement dite du rumen, au début, le bruit de crépitation est affaibli ; on ne le perçoit distinctement que dans le triangle du flanc. Les crépitations sont moyennes ou petites, très sèches, à timbre clair, assez espacées, bien séparées même au moment de la contraction toujours faible de l'organe. Les périodes d'activité ne durent guère plus que les phases de silence. Parfois, on entend quelques fusées grésillantes.

A la période d'état, l'intensité du bruit est encore moindre et sa sécheresse plus prononcée. Les crépitations sont fines, rares, régulières, nettement séparées. Les périodes d'activité ne durent pas plus de dix à quinze secondes, tandis que celles de calme atteignent jusqu'à trente et cinquante secondes. Exceptionnellement, d'autres bruits accompagnent ou interrompent celui de crépitation. Il va sans dire que ces caractères s'accroissent avec la durée de la maladie...

« Dès le début, le roulement devient lent, rare (toutes les trente à quarante secondes), sec ; il n'est représenté souvent que par une simple fusée crépitante et un faible grondement ; sa durée ne dépasse guère dix secondes.

« A la période d'état, le bruit est encore plus rare, moins perceptible ; les intervalles oscillent entre quarante et quatre-vingts secondes. A ce moment, il ne ressemble guère qu'à une sorte de frottement plus ou moins grésillant, durant à peine quatre à six secondes, et entendu seulement dans la région supérieure du flanc...

« Les bruits bulleux de la panse sont rares. Si un léger

bruit très fugace de bouillonnement ou de borborygme se produit, ce n'est que dans la période de résolution, alors que d'autres signes beaucoup plus saillants et plus précoces ont déjà annoncé une terminaison favorable...

« Les bruits de souffle de la panse sont rares dans cette affection et ils consistent en quelques fusées grésillantes très fugaces, à son aigu. Cependant, quelques souffles doux apparaissent dans la période de résolution. Si, au contraire, le mal tend à passer à l'état chronique les fusées sifflantes font leur apparition ». (Détroye).

Par ailleurs, il y a toujours une constipation plus ou moins marquée.

A côté des altérations de la fonction digestive, on trouve des troubles plus ou moins marqués des autres grandes fonctions.

La respiration est un peu gênée et dyspnéique. Souvent, à la période d'état, elle est plaintive.

La circulation est à peine troublée. Le pouls est un peu plus rapide qu'à l'état normal, mais régulier. La température ne s'éloigne guère du niveau moyen habituel, soit 38°.

On a dit que les animaux sont parfois atteints de coliques. Celles-ci chez nos sujets ont été des plus rares. Par contre, il est relativement fréquent de constater des grincements de dents et de la rumination à vide. D'autre part, le garrot présente souvent une sensibilité au pincement nettement exagérée.

Signalons, enfin, que Bricaire a noté un hérissément des poils sur tout l'avant-main chez une génisse atteinte d'indigestion.

En ce qui concerne l'indigestion du feuillet, les symptômes sont beaucoup moins marqués et l'auscultation seule

peut nous renseigner sur l'état de cet organe. « Le bruit crépitant du feuillet est tout à fait imperceptible dans l'indigestion aiguë, bien que la surface d'appui du viscère contre la paroi abdominale soit plus grande dans cette maladie qu'à l'état normal en pleine période digestive. Pourtant, on saisit quelquefois de rares crépitations très petites, très fugitives, par groupes de quatre à six environ. Le passage à l'état chronique entraîne une réminiscence du bruit, qui reste néanmoins rare, mais devient par contre striduleux. Les crépitations, à son aigre, assez fortes, naissent par groupes irréguliers, espacés, et s'entendent à un niveau relativement élevé, presque vers le milieu des quatre avant-dernières côtes. On ne rencontre plus ce roulement crépitant plus ou moins fort, plus ou moins fréquent et soyeux de l'état physiologique ». (Détroye).

Quant à l'évolution, « si exceptionnellement, l'indigestion par surcharge peut évoluer en un jour de façon aiguë et se terminer par la mort, il faut dire que généralement elle a une marche subaiguë et une durée variant de cinq à trente jours. Elle peut se terminer par la guérison due à la reprise du péristaltisme ou, plus rarement, au vomissement. Lorsque la mort doit en être la conséquence, la fièvre apparaît, traduisant l'auto-intoxication ». (Cadiot et Lesbouyriès).

Anatomie pathologique. — L'indigestion simple, qui d'ailleurs n'est pas mortelle, ne se traduit, sur le cadavre, par aucun autre signe qu'une masse alimentaire plus considérable et plus compacte qu'à l'état normal.

« A l'autopsie des animaux morts de complications d'indigestion par surcharge, on constate une partie des lésions de l'indigestion gazeuse avec surcharge alimentaire. Si la mort est survenue à la suite d'indigestion de matières pul-

peuses, on note des lésions d'empoisonnement de l'organisme. Par suite de la stagnation des aliments, des fermentations organiques exagérées ont pris naissance, et leurs produits, résorbés par l'estomac ou l'intestin, passent dans le torrent circulatoire. Ces fermentations multiples : lactique, butyrique et surtout putride, altèrent la muqueuse du rumen : l'épithélium s'enlève par plaques, laissant à nu le chorion, produisant de vastes ulcérations qui, dans certains cas, s'étendent à toute la paroi ». (Moussu).

3° DIAGNOSTIC — PRONOSTIC

Dans son traité des maladies du gros bétail, Moussu enseigne que « le diagnostic est assez facile. L'indigestion par surcharge se distinguera de la tympanite aiguë par son développement moins rapide, la distension plus faible du rumen, enfin, la gastro-entérite aiguë se différenciera par la réaction fébrile d'intensité variable ».

Ces remarques, très justes, ne représentent cependant qu'une partie de la vérité. En effet, si le praticien reconnaît facilement que son malade n'est atteint ni d'indigestion gazeuse, ni de troubles inflammatoires du tube digestif, il lui est, par contre, beaucoup plus difficile d'affirmer si un corps étranger est ou n'est pas la cause de la stase alimentaire. Lorsqu'il s'agit d'objets piquants, assez vite des symptômes décèlent leur présence, avant même qu'il y ait de la péricardite traumatique (faciès anxieux, respiration costale, sensibilité de la région xyphoïdienne). Mais si les corps étrangers sont mous, le doute pourra persister pendant très longtemps. D'ailleurs, parmi ces derniers, certains (bouts de verre ou de silex), peuvent léser superficiel-

lement la muqueuse des réservoirs gastriques. D'autres, dépourvus d'arêtes (petites pierres, morceaux de bois, étoffes) n'entraînent qu'une gêne toute mécanique. Et c'est ainsi que nous avons toute la gamme entre la ruminite, la réticulite... traumatiques, et l'indigestion simple, sans qu'il soit possible de fixer la limite entre les deux.

Quant au pronostic, du point de vue médical, il reste bénin, car une terminaison fatale est rare. Au contraire, au point de vue économique, la maladie est importante. Souvent sa durée est longue, même avec les traitements classiques, et, pendant tout ce temps, l'animal perd toujours du poids et, s'il s'agit d'une vache, la production laitière est réduite dans de grandes proportions.

4° TRAITEMENT

D'après Cadiot, Lesbouyriès et Riès « il faut prescrire le massage du flanc gauche, plusieurs fois par jour, ne donner comme nourriture qu'un peu de bon fourrage et pratiquer des injections répétées de pilocarpine (5 à 8 centigr.) et d'ésérine (3 à 5 centigr.). Lorsque l'indigestion a une marche lente, les purgatifs à faible dose, journellement administrés, trouvent leur indication. Mais dans certains cas de surcharge, il peut être nécessaire de recourir à la gastrotomie afin de vider le rumen ».

A côté de ces traitements classiques, qui ont été plus ou moins employés par tous les praticiens, d'autres médications ont été encore utilisées dans certaines circonstances. Nous nous contenterons de signaler les plus connues.

Dans le passé on a beaucoup utilisé les liquides mucilagineux chauds (décoction de grains de lin, de mauve, eau

d'orge) donnés à la dose de 20 à 30 litres par jour. De même des infusions aromatiques (menthe, thé, sauge, absinthe, camomille).

Pour combattre l'atonie du rumen et du feuillet, à ces liquides, on a ajouté de l'alcool, de l'acide chlorhydrique (1 à 2 gr. par litre), de l'essence de térébenthine (25 à 30 gr. par jour), de la noix vomique.

Cadéac enseigne que l'ipéca paraît très efficace pour rétablir la rumination.

L'émétique a été également recommandé par différents auteurs, mais ce médicament n'est pas sans danger (Guitard, Pueckert).

Bissauge a utilisé avec succès le chlorure de baryum, à la dose de 15 à 20 grammes en trois fois dans la journée et administré en électuaire. Outre les alcaloïdes déjà signalés, on a encore préconisé l'arecoline et la vératrine. Les résultats obtenus ont été variables et, d'autre part, il y a lieu de se souvenir que la vératrine doit être maniée avec prudence chez les bovidés.

Disons enfin qu'on a encore employé les lavements froids salés et les frictions d'essence de térébenthine ou d'eau ammoniacale sur l'abdomen et les flancs.

Traitement de l'indigestion par surcharge au moyen de l'aloès

L'ALOÈS

On donne le nom d'aloès au suc concret tiré des feuilles charnues de plantes appartenant à la famille des Liliacées, tribu des aloïnées, genre aloe. Elles croissent dans toutes les parties chaudes du globe et spécialement sur la côte méridionale de l'Afrique, en Asie, dans l'Inde, en Amérique, etc... (Tabourin).

On classe généralement les aloès d'après leur pays d'origine. Les variétés les plus connues sont :

- a) L'aloès socotrin, provenant de l'île Socotora et des régions avoisinantes ;
- b) L'aloès des Barbades, récolté aux Antilles ;
- c) L'aloès du Cap, importé de l'Afrique du Sud.

Ce dernier est le seul utilisé en France. Comme le socotrin, c'est un aloès translucide, tandis que celui des Barbades est opaque (aloès hépatique). L'aloès du Cap se présente sous la forme de masses d'un brun foncé avec reflets verdâtres. En lames minces, il est transparent, de couleur rouge foncé. La poudre est jaune verdâtre. Ce suc a une saveur très amère et une odeur forte, un peu iodée (Tabourin). Dans l'eau tiède, il est soluble dans la proportion de 86 %. Il est partiellement soluble dans l'alcool, et insoluble dans l'éther et le chloroforme.

« L'aloès renferme des glucosides désignés sous le nom générique d'aloïnes, des résines, des traces d'essence, une matière colorante, de l'acide gallique et des sels alcalins.

« L'aloïne est un glucoside d'oxyméthylanthraquinone et constitue le principe actif principal de l'aloès. Elle se présente en cristaux jaunes, est soluble dans l'eau, la glycérine et l'alcool.

« L'aloès du Cap et l'aloès des Barbades contiennent une aloïne appelée barbaloïne. Elle se dédouble sous l'influence des alcalis en oxyméthylanthraquinone et un sucre de la famille des pentoses » (Kaufmann).

Les effets sur l'organisme sont variés : sur la peau et les muqueuses, il est excitant et légèrement astringent. Aussi la teinture d'aloès a été employée pendant longtemps comme cicatrisant.

Son action sur les organes internes doit surtout nous retenir. Elle est d'ailleurs variable selon la dose ingérée.

A dose faible, il excite l'appétit et augmente la tonicité de l'estomac et de l'intestin. A doses moyennes, il rend les défécations plus fréquentes. Enfin, à doses plus élevées, il devient nettement purgatif.

« La purgation par l'aloès ne s'établit que lentement, mais elle est sûre.

« Le porc et les carnassiers sont purgés de quatre à six heures après l'administration ; les solipèdes après dix-huit à vingt-quatre heures seulement, et enfin *la purgation est rarement complète chez les ruminants*, qui rejettent seulement des matières ramollies. Pendant la purgation par l'aloès, les animaux sont inquiets, manifestent des coliques et perdent momentanément l'appétit ; mais il est rare qu'il y ait superpurgation dangereuse, même lorsqu'on le donne à doses fortes. Cette drogue congestionne et irrite la muqueuse digestive ; elle active les sécrétions intestinales ainsi que les contractions péristaltiques.

« L'aloès produit une forte hyperémie des organes pelviens et des contractions dans la matrice ; il peut déterminer l'avortement même à doses faibles. L'aloès accroît la sécrétion biliaire ; c'est un cholagogue énergique. La bile est d'ailleurs nécessaire au complet développement de son action. Ainsi, un lavement aloétique ordinaire n'a pas d'action sur le gros intestin ; mais, si on y ajoute de la bile, il produit une vive irritation.

« A cause de sa faible diffusibilité, l'aloès est absorbé très lentement ; on ne peut retrouver les principes actifs dans les sécrétions que vingt-quatre heures après l'administration. Ces principes s'éliminent par les urines et par le lait. L'urine prend toujours une coloration brune et le lait acquiert des propriétés purgatives » (Kaufmann).

En règle générale l'aloès est utilisé sous forme de poudre (bols, électuaires, pilules) ou de teinture, administrées par la voie digestive. Gsell avait conseillé l'emploi de la solution aqueuse au 1/10^e en injections hypodermiques, mais les résultats annoncés par cet auteur n'ont pas été confirmés par la suite.

A l'heure actuelle, l'aloès n'est guère utilisé que pour les solipèdes et pour les carnivores (Gmeiner).

RECHERCHES PERSONNELLES

Au début de notre pratique professionnelle, nous avons utilisé, naturellement, les médications classiques. Pour ne parler que des traitements internes, nous avons d'abord fait appel au sulfate de soude. Celui-ci donné aux doses de 500 grammes, puis de 600, 700, 800 grammes, et plus, a des effets purgatifs certains, mais pourtant insuffisants pour libérer rapidement les réservoirs gastriques, ou même pour

liquéfier les matières alimentaires de façon assez marquée pour qu'elles soient évacuées facilement les jours suivants par un tube digestif fatigué.

Croyant bien faire, nous avons complété le traitement au sulfate de soude par des injections hypodermiques de pilocarpine, puis d'ésérine. Nous devons avouer que leur effet est peu apparent, soit que leur action sur l'organisme des ruminants diffère de celle notée chez les solipèdes, soit encore que les doses classiques soient trop faibles pour les bovidés.

De même, la poudre de noix vomique, donnée dans les jours qui suivent la purgation, n'a eu aucune mauvaise action pour nos malades mais nous avons gardé l'impression que l'état de nos sujets s'améliorait peu à peu, beaucoup plus du fait du régime que de la médication.

Plus tard, nous avons utilisé l'huile de ricin. L'effet obtenu n'était pas en proportion des fortes doses administrées (800 gr.).

Puis quelques tentatives ont été faites avec l'huile de croton tiglium, à la dose de trente à quarante gouttes, dans de l'huile ordinaire. Ce médicament, donné en faible quantité n'a pas d'effet marqué, mais on ne peut nier qu'avec les doses ci-dessus la purgation est certaine. Nous lui reprochons même d'être exagérée et nous avons abandonné ce produit car, chez plusieurs sujets, nous avons noté de l'hyperpurgation se traduisant pendant plusieurs jours par de la gastro-entérite.

Avec la vératrine en injection hypodermique, nous avons eu également des résultats peu satisfaisants. Chez un sujet, notamment, nous avons noté à la suite de ce traitement, des coliques, des efforts expulsifs et des phénomènes d'excitation qui nous ont fortement inquiété.

Entre temps, nous avons encore employé un de ces

« breuvages gastriques » du commerce, à base de teinture d'ipéca et d'acide chlorhydrique. Certains confrères déclarent en obtenir de bons résultats. Le médicament est administré à la dose de deux cuillerées à soupe, toutes les deux heures, dans un litre d'infusion de menthe. Il n'est certainement pas dangereux ; mais nous ne sommes pas certain que l'effet serait plus défavorable si on faisait absorber seulement l'infusion de menthe.

A la suite de ces insuccès partiels, nous avons porté notre attention vers l'aloès qui, auparavant, nous avait donné de bons résultats chez le cheval. Dès les premières tentatives, nous avons jugé ce médicament supérieur aux précédents.

Après avoir tâtonné pendant quelque temps, nous avons fixé notre intervention de la façon suivante : Nous utilisons l'aloès en poudre, à la dose de 40 à 60 grammes suivant la taille des sujets. Nous le mélangeons à 250 grammes de chlorure de sodium, dont l'effet météorifuge est loin d'être négligeable.

Ce médicament est administré aussitôt que possible, en deux fois, à trois heures d'intervalle. Chaque moitié est donnée en breuvage dans 1 litre de liquide alcoolique chaud : vin, cidre, café alcoolisé. Nous avons abandonné tout autre thérapeutique (alcaloïdes, etc...), ne conservant que les frictions sinapisées ou ammoniacales sur les flancs.

Par ailleurs, la malade est mise à la diète hydrique (thé de foin) pendant 48 heures.

L'effet de l'aloès est lent.

Lorsque la surcharge s'accompagne d'une certaine météorisation, celle-ci se dissipe au bout de deux à six heures.

Quant à l'action purgative, celle-ci n'apparaît généralement qu'au bout de 24 heures, 36 heures, ou même 48 heures. Elle se manifeste, non pas par le rejet de fèces ramollies ou semi-fluides, mais au contraire *complètement liqui-*

des. Nous insistons sur ce point, car, très souvent, cette évacuation n'est pas remarquée par le vacher. Les matières très liquides tombées sur la litière laissent de faibles traces qui, régulièrement, sont attribuées à une émission d'urine. Nous nous demandons si l'opinion courante concernant la faible action purgative de l'aloès chez les bovins, ne tient pas à cette particularité complétée par une surveillance insuffisante des sujets d'expérience. D'ailleurs, l'erreur est encore facilitée par le fait suivant. Après des évacuations très liquides qui s'étagent sur une période de 12 à 24 heures, il est fréquent de voir rejeter par le sujet des matières très consistantes, presque desséchées, recouvertes d'un enduit brillant.

Mais, même à ce stade du traitement, un examen un peu plus attentif permet de noter des symptômes très importants. La météorisation a complètement disparu et les matières alimentaires contenues dans le rumen sont de consistance moins dure, presque normale. A l'auscultation des réservoirs gastriques, aussi bien au niveau de la panse que du feuillet, les bruits physiologiques reparaissent, d'abord faibles et espacés, puis de plus en plus forts et fréquents. Dans les cas peu graves les premiers efforts de rumination sont constatés au bout de 48 heures ; d'autres fois après trois ou quatre jours.

Malgré tous ces signes favorables, il serait très imprudent de considérer la guérison comme acquise et définitive. Pour s'en convaincre, il suffit de donner un peu de foin à la bête qui réclame avec insistance n'importe quel aliment. Quelques heures, parfois quelques minutes après cette ingestion, la malade recommence à se plaindre, cesse de manger et l'indigestion est aussi caractérisée que le premier jour.

La suite du traitement, tout en n'ayant pas la même im-

portance que l'intervention du début, n'est cependant pas négligeable. Là encore nous avons fait des essais variés, utilisant tour à tour le sulfate de soude, les boissons aromatiques, la graine de lin, la noix vomique.

Depuis longtemps, nous nous en tenons à l'administration quotidienne de bicarbonate de soude à la dose de 40 grammes et plus, complétée par un régime à base de breuvage farineux et d'aliments cuits (pommes de terre, orge, betteraves).

De cette façon, la constipation modérée qui fait suite à l'administration de l'aloès, disparaît très rapidement et, en peu de temps, les fèces reprennent une consistance normale.

Avec les autres laxatifs donnés pendant cette seconde période, les résultats ont été moins satisfaisants qu'avec le bicarbonate de soude, même avec un régime identique.

Cela nous montre que, dans les indigestions par surcharge observées par nous, il n'y avait pas seulement atonie digestive, mais encore un trouble sécrétoire ; probablement de l'hyperchlorhydrie. Il s'agit là, peut-être, d'une particularité régionale, en rapport avec la qualité des fourrages ingérés, donc de la composition chimique du sol.

Quoi qu'il en soit, le traitement au bicarbonate et le régime d'aliments cuits sont continués pendant 6 ou 8 jours. Au bout de cette période la rumination est redevenue normale, la lactation est rétablie et le sujet peut être remis peu à peu à son régime habituel.

C'est dire que la durée de la maladie est réduite au minimum et ses conséquences économiques aussi atténuées que possible.

Nous ajouterons encore que jamais nous n'avons eu d'accident d'hyperpurgation. De même, aucune des bêtes traitées par nous n'a avorté. Ce point mérite d'être retenu si

l'on songe à l'enseignement classique concernant l'action de l'aloès sur les organes pelviens.

Enfin, nous ferons une remarque sur les indications fournies par cette thérapeutique. Ce que nous venons de rapporter montre de façon évidente que l'effet purgatif et le rejet de matières liquides se produit alors que le rumen conserve la plus grande partie de son contenu. Et cependant l'amélioration est manifeste dès ce moment. Cela nous prouve que l'état maladif avait son siège dans les parties postérieures de l'appareil digestif au moins autant que dans le rumen. Pour autant qu'un traitement puisse aider à l'établissement d'un diagnostic, les résultats obtenus avec l'aloès semblent indiquer une participation importante du feuillet dans le développement du processus.

OBSERVATIONS PERSONNELLES

Les observations que nous rapportons ont été recueillies au cours des derniers mois écoulés. Nous aurions pu en donner beaucoup d'autres ; leur multiplication serait sans intérêt car elles sont toutes superposables.

OBSERVATION I

Vache normande, âgée de 4 ans, en bon état d'entretien, en gestation de huit mois.

Depuis des semaines, la nourriture se compose de foin sec, de paille, de son et de betteraves hachées, mélangées avec des balles de céréales.

Un matin, la bête est triste et refuse sa ration. Cependant,

dans les jours précédents, le vacher n'a rien remarqué d'anormal.

En examinant le sujet, une légère météorisation attire immédiatement notre attention. Au-dessous des gaz, on sent une masse alimentaire dure, homogène. A l'auscultation, les bruits normaux ont presque complètement disparu. De loin en loin, on note seulement un léger bruit de contraction du rumen, vite arrêté. Au niveau du feuillet, le silence est absolu. Par ailleurs, les grandes fonctions sont à peine altérées et il n'y a pas d'hyperthermie. Au pincement, le garrot est un peu plus sensible qu'à l'état normal et rien n'est constaté à la pression de la région xyphoïdienne.

Le traitement a consisté uniquement en l'administration de 60 gr. d'aloès et 250 gr. de chlorure de sodium, comme il a été dit ci-dessus. Pendant quarante-huit heures, la bête est laissée à la diète hydrique.

Au bout de ce temps, nous revoyons notre malade. En notre présence, elle rejette des matières très liquides. Le vacher nous apprend que ces évacuations ont commencé 36 heures environ après l'absorption de la première dose d'aloès. La météorisation a complètement disparu et, si le rumen est encore bourré d'aliments, ceux-ci sont de consistance beaucoup plus molle que précédemment. Les mouvements de contraction de la panse sont plus francs, plus prolongés, mais encore moins fréquents qu'à l'état normal.

Dans les jours suivants, la bête a pris quotidiennement 50 gr. de sel de Vichy et a reçu comme régime des aliments cuits (pommes de terre et orge). Au bout du 5^e jour, on donna en plus un peu de foin et de paille et, une semaine après le début, le sujet recevait la même nourriture que les autres bêtes de l'étable.

Ajoutons que la mise-bas s'est faite onze jours après le terme, dans d'excellentes conditions.

OBSERVATION II

Vache hollandaise, âgée de 6 ans, sans antécédents pathologiques, vêlée depuis six semaines.

Lorsqu'on nous appelle, le propriétaire nous apprend que sa bête refuse toute nourriture depuis vingt-quatre heures; le jour précédent, sans noter autre chose d'anormal, il avait remarqué que la dernière traite avait été inférieure de moitié aux précédentes.

Pensant à une indigestion par surcharge, il avait mis sa vache à la diète, puis lui avait administré plusieurs litres d'infusion de menthe et 400 à 500 grammes de sulfate de soude.

A notre arrivée, nous trouvons le sujet un peu abattu, le dos voûté, le poil piqué. La météorisation est nulle. A la palpation du flanc gauche, la masse alimentaire, tout en étant plus consistante qu'à l'état normal, ne se trouve pas durcie comme chez certains sujets. Malgré cela, à l'auscultation de la panse et du feuillet, l'inertie de l'appareil digestif se révèle presque complète. De même la constipation est très marquée. Par ailleurs, aucun symptôme ne peut faire songer à la présence d'un corps étranger.

Médication à base d'aloès (50 gr.) et de chlorure de sodium (250 gr.). D'autre part, nous ordonnons des frictions sinapisées sur les reins et les flancs et la diète hydrique.

Nous revoyons notre malade 40 heures après et nous nous informons de l'effet de notre traitement. La bête est mieux, nous dit le propriétaire, mais elle n'a rien rejeté. Nous trouvons en effet notre sujet plus éveillé et cherchant à atteindre la ration de sa voisine. Comme, d'autre part, les mouvements du rumen sont reparus, nous avons la conviction que la purgation a produit son effet, mais que celui-ci est resté inaperçu. Nous avons pu d'ailleurs nous en rendre compte nous-même, en faisant enlever les couches superficielles de la litière.

Dans les jours suivants, bicarbonate de soude et régime de grain cuit.

Le neuvième jour après le début, la guérison complète était réalisée.

OBSERVATION III

Le sujet est une vache normande, âgée de 2 ans, plutôt maigre, vêlée depuis trois semaines.

Après avoir eu un appétit normal pendant les deux semaines qui ont suivi la mise-bas, la bête a cessé brusquement de ruminer. Mise à la diète aussitôt, l'appétit est revenu en partie, pendant quelques jours, pour disparaître à nouveau de façon complète. C'est alors qu'on nous fit demander.

Nous trouvons une bête très amaigrie, se levant avec peine, mais sans la moindre hyperthermie. Le rumen n'est pas distendu par une masse alimentaire compacte mais, par contre, l'inertie des réservoirs gastriques est complète. De même, la paroi abdominale est manifestement relâchée.

En raison de l'âge et de la faiblesse du sujet, nous utilisons notre traitement habituel (aloès, chlorure de sodium, frictions sinapisées), sans grand espoir.

Au bout de deux jours, nous apprenons avec plaisir que notre malade a rejeté, à différentes reprises, des matières très liquides et d'odeur infecte. D'autre part, l'appétit est revenu.

Ces commémoratifs nous semblent véridiques, car le rumen a repris ses contractions, et celles-ci sont beaucoup plus fréquentes que nous ne pouvions l'espérer. Ce changement rapide nous paraît résulter de ce fait que les réservoirs gastriques, après huit jours de diète, n'étaient plus distendus par la masse alimentaire.

Dans les jours suivants, comme les sujets précédents, la bête a reçu du bicarbonate de soude (70 gr. par jour) et des aliments cuits.

Nous l'avons revue le sixième jour, et, à ce moment, la guérison était assurée.

OBSERVATION IV

Vache normande, âgée de six ans, en très bon état d'entretien, non gravide.

Contrairement à ce qui s'est produit pour le sujet précédent, nous sommes appelé dès le premier jour et nous avons la satisfaction de constater que l'indigestion est peu marquée. L'appétit est conservé en partie, le contenu du rumen n'est pas durci et les bruits de brassage alimentaire sont seulement amoindris. N'était une sensibilité vraiment excessive du garrot, notre pronostic serait, d'emblée, très favorable.

Traitement^o: aloès (50 gr.) et chlorure de sodium; diète hydrique.

Deux jours après, la rumination et l'appétit sont presque normaux, mais l'hyperesthésie du garrot persiste. Malgré cela, nous ne trouvons aucun indice de corps étranger gastrique ou de péricardite traumatique. Nous ordonnons du bicarbonate de soude (40 gr. par jour) et des aliments cuits.

Nous revoyons notre sujet six jours après le début. A ce moment, tout est redevenu normal et la sensibilité du garrot a disparu sans que nous ayons pu deviner la cause de l'hyperesthésie constatée les premiers jours.

Conclusions

L'indigestion par surcharge est parmi les affections les plus fréquentes et aussi les plus tenaces que nous avons à soigner chez les animaux de l'espèce bovine.

Habituellement l'indigestion du rumen et l'indigestion du feuillet évoluent en même temps.

Comme causes de la maladie, on a invoqué la glotonnerie des ruminants, les changements de régime, la mauvaise qualité des fourrages, l'usage de produits industriels, etc... A notre avis, ces facteurs ne jouent, en général, que le rôle de causes favorisantes. La cause essentielle de l'indigestion doit être cherchée dans les altérations de la motricité et des sécrétions des réservoirs gastriques.

Les symptômes de l'affection ont été bien décrits par les auteurs classiques et nous dirons seulement que l'auscultation nous renseigne mieux que tout autre procédé sur l'état de la fonction digestive.

Le diagnostic de l'indigestion par surcharge est généralement facile. Pourtant dans certains cas, on peut la confondre avec les troubles occasionnés par des corps étrangers.

D'ailleurs, du fait de la variété de ceux-ci, on peut rencontrer toute la gamme d'accidents qui vont de la ruminite et de la libérîte traumatiques jusqu'à l'indigestion simple.

Pour le traitement de cette maladie, l'aloès à la dose unique de 40 à 60 grammes nous a donné les meilleurs résul-

tats. Entre nos mains, ce médicament s'est révélé comme un purgatif très énergique et des plus fidèles qu'on puisse utiliser chez les ruminants.

Son emploi n'a jamais été suivi d'accidents : hyperpurgation ou avortement.

Après la mise en œuvre de cette médication, l'usage du bicarbonate de soude nous a paru favoriser le retour rapide à l'état normal.

Vu :

LE DOYEN,
BALHAZARD.

Vu :

LE PRÉSIDENT,
LÉPER.

Vu et permis d'imprimer :

LE RECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS,
S. CHARLETY.

Bibliographie

- AMADOU. — *Revue vétérinaire*, 1930, p. 521.
- BISSAUGE. — *Revue générale de Médecine vétérinaire*, 1913, p. 1.
- BOULEY. — *Dictionnaire de Médecine vétérinaire*, t. X, p. 168.
- BRICAIRE. — *Recueil d'Alfort*, 1931, p. 596.
- CADÉAC. — *Pathologie interne*, t. I., p. 278.
- CADIOT, LESBOUYRIES et RIÈS. — *Traité de Médecine des animaux domestiquee*, p. 148.
- CRUZEL. — *Les Maladies de l'espèce bovine*, p. 73.
- DÉTROYE. — *Traité de l'exploration de l'abdomen du bœuf*.
- FRIEDBERGER et FROHNER. — *Pathologie spéciale*, t. I, p. 91.
- GELLÉ. — *Pathologie bovine*, t. I, p. 199.
- GMEINER. — *Revue générale de Médecine vétérinaire*, 1907, t. II, p. 485.
- GSELL. — *Bulletin de la Société centrale de Médecine vétérinaire*, 1886, p. 458.
- GUITTARD. — *Pathologie bovine*, t. I, p. 291.
- HURTREL D'ARBOVAL. — *Dictionnaire de Médecine vétérinaire*, t. III, p. 255-273.
- KAUFMANN. — *Traité de Thérapeutique vétérinaire*, p. 446.
- LAFOSSE. — *Traité de Pathologie vétérinaire*, t. III, p. 334.
- MOUSSU. — *Traité des Maladies du gros bétail*, p. 228.
- MEZRIKY. — *Recueil d'Alfort*, 1931, p. 232.
- ROBIN. — *Recueil d'Alfort*, 1927, p. 672.
- TABOURIN. — *Traité de Matière médicale*, t. II, p. 334.
- UDALL. — *Revue générale de Médecine vétérinaire*, 1921, p. 659.
- ZUNDEL. — *Dictionnaire de Médecine vétérinaire*, t. II, p. 289.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
HISTORIQUE	11
L'indigestion par surcharge.....	17
Traitement de l'indigestion par surcharge au moyen de l'aloès.....	29
OBSERVATIONS	36
CONCLUSIONS	41

